

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

Je l'obéis ni ne commande à personne; je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.)

VOL. I. N. 3.

QUEBEC, 3 AOUT 1837.

Prix : Quatre Sous !!!

CONDITIONS

LE FANTASQUE paraîtra aussi souvent que son Flâneur-en-chef aura le courage de l'écrire, et que ses imprimeurs seroient assez sages pour l'imprimer.

On s'abonne au budget. Prix : 15 sous par mois.—Payable d'avance.

—Prix des Annonces.—Le Fantasque, pour ne point agir d'après la vieille routine, au lieu d'établir une rétribution pour insérer les annonces, paiera la somme de 6 sols (quand il les aura) pour toute annonce assez saine pour plaire à son Éditeur et, par-là, trouver une place dans ses colonnes. N. B.—Si l'on insistait trop vivement à offrir le prix ordinaire d'insertion, il seroit alors accepté par politesse.

—Toutes communications, annonces &c. pourront être laissées ou adressées à l'imprimerie du FANTASQUE, à l'angle des rues de la Couronne et de Richardson, St. Roch ainsi que chez Mr. R. DEVEREY, rue Coillard, Québec, où l'on peut, en payant, se procurer le journal.

POÉSIE.

L'ÉTRANGER.

Vois, le ciel te sourit; vois, la terre à des fleurs
L'oiseau retrouve encor ses accords pleins d'ivresse.
Et toi, jeune étranger, pourquoi verser des pleurs?

L'amour et ses regrets troubleraient-ils ta vie ?
Rêves-tu d'un bonheur qui ne dura qu'un jour ?
À ces feux comme toi mon âme s'est flétrie,
Je te consolerais des regrets de l'amour.

La fortune, peut-être, inconstante et perfide,
Aura pris loin de toi son vol déprédateur,
Mais ce n'est pas dans l'or que le bonheur réside
On achète un vain titre et jamais le bonheur !

Un cœur d'ami vaut mieux ; celui-là nous console
Des longs regrets d'hier, des craintes de demain
Du malheur qui revient, du bonheur qui s'envole !
Étranger, viens à moi, viens pleurer sur mon sein.

Mais l'étranger passa, la rapide nacelle
En glissant lointain de moi l'entraîna sur les flots,
Il me jeta sa voix ; mais que me disait-elle ?
Que dit le malheureux ? il n'a que des sanglots !

Ainsi nous, voyageurs, nous traversons la vie,
Sur ses flots inconstants, rapides nous passons
Et si vers nous parfois vient une main amie,
Nous sommes des ingrats et nous la repoussons.

ESSAIS LITTÉRAIRES.

(Pour le Fantasque.) UN JOCONDE NOIR. (Continuation.)

La mer, malgré tous ses désagrémens, a cependant des beautés, des scènes qui par leur grandeur et leur majesté, rachètent les privations qu'on y éprouve, relèvent le cœur et l'âme de l'état de langueur où les plongent la vie oisive du simple passager. Comme je l'ai dit, et comme beaucoup d'autres l'ont dit avant moi, au nombre des scènes imposantes de la mer, il faut placer au premier rang le clair de lune et le calme : la tranquillité resplendissante, le silence murmurant, (*) la lueur pure, égale, argentée de l'astre paisible qui préside en souriant au mystère des nuits, le zéphyr imperceptible qui vient caresser l'onde sans la rider et qui agite à peine la chevelure voluptueusement abandonnée à ses jeux, — la mer surtout, la mer dont la seule occupation, la seule pensée semble alors de réfléchir, de répéter les scènes qui se passent au-dessus d'elle et de protéger les habitans de son sein, d'écouter leurs ébats. . . . enfin tout en ce moment donne au cœur cette douce tendresse, cet abandon, ce repos dont il ne peut jouir qu'en présence de semblables objets.

Un soir donc qu'attiré par la beauté de la nuit, j'étais resté fort tard sur le pont, je vis se mouvoir un être humain que je ne reconnus pas d'abord, mais qui, s'étant approché de l'endroit obscur où j'étais réfugié, me laissa bientôt apercevoir la tête ronde et bossée de Psyché, coquettement coiffée d'un simple foulard, selon la coutume des femmes du midi.

Elle se promenait pensivement, jetait de tems à autre des regards furtifs autour d'elle, au loin ou vers les cieux ; de longs soupirs saccadés s'échappaient avec peine de sa poitrine oppressée :

—Cœur qui soupire

N'a point ce qu'il désire. . .

me dis-je à moi-même, comme une jolie petite femme me l'a répété cent fois en minaudant, — jadis, — au tems où je soupirais aussi ; mais, . . . Il sont passés ces jours de fête, &c. &c. — ainsi n'en parlons plus n'y pensons plus.

Peu d'instans après, l'escalier de l'entrepont se découvrit et une tête noire, appartenant à un corps vêtu de blanc, appa-

rut, luisante, à la clarté de la lune, et un miaulement prolongé se fit entendre à de longs intervalles, retentissait dans les cordages et se perdait au loin ; c'était le miaulement plaintif d'un chat égaré, d'un chat en peine; enfin d'un chat malheureux — miaulement monotone qui portait la tristesse dans l'âme et qui exprimait douloureusement les chagrins d'un amant négligé. Je reconnus Sambo. Il savait le cœur de l'homme et surtout celui de la femme, ce nègre là ; aussi prit-il Psyché par son côté sensible : le sentiment et tout ce qui s'y rattache avait pour elle une éloquence irrésistible : le moyen de Sambo eut donc son plein effet. Elle se tourna vivement de son côté, lui s'approcha d'elle et, se jetant tragiquement à ses genoux :

—O ! charmante Syché, s'écria-t-il, moi pense à rien qu'à toi ; moi suis gai le jour quand moi vois toi ; mais quand l'est pas jour moi pas vois toi, moi pense à toi, mais moi l'est pas content ; cœur à moi l'est pus à moi quand moi vois toi. Puis il se mit à chanter, en s'accompagnant de son violon unichorde, la jolie romance créole :

Oh ! cœur à moi
A doux émoi
Quand toi appello moi
Zao ! Zao !
Zao ! Zao ! &c.

Sambo n'avait jamais habité les colonies françaises ; mais il avait recueilli par-ci par-là, la manière de parler des créoles et, sachant que Psyché serait touchée des souvenirs de son pays, il avait donné cette mauvaise imitation du langage qu'elle y avait appris : Sambo, je vous le répète, connaissait le cœur humain. Il réussit. Psyché pleura, et femme qui pleure sans sujet aura bientôt sujet de pleurer. Sambo se frotta les yeux pour y attirer une larme, le perfide.

—Toi aime donc moi, Syché ?

—Moi aime trop toi, méchant Sambo !

—Toi aimera moi toujours, Syché ?

—Moi l'aimera toi toujours, méchant

Sambo, et elle lui essayait les yeux du coin de son tablier :

—Mais, Sambo, toi l'aime Gérie !

—Moi pas l'aimer Gérie, moi rire de Gérie, moi moquer Gérie, moi haïr. . . il allait continuer, lorsque deux ou trois soufflets retentirent sur sa joue et se répétaient presque en même tems sur celle de Psyché.

Egérie, car c'était elle, s'était glissée auprès d'eux à l'ombre du bastingage et

(*) Expressions nouvelles de mon invention !